

LA MAIN PASSE

de

Georges Feydeau

mise en scène et adaptation

Gildas Bourdet

6 - 31 décembre 2000

Production : CADO • Théâtre National de Marseille La Criée.

Secrétaire Générale : Chantal Kirchner

Assistante de Communication : Nathalie Casciano

☎ 04 72 77 40 40

LA MAIN PASSE

de

Georges Feydeau

<i>Mise en scène et adaptation</i>	Gildas Bourdet
<i>Assistant à la mise en scène</i>	Ladislav Chollat
<i>Décors</i>	Gildas Bourdet et Edouard Laug
<i>Lumières</i>	Jacky Lautem
<i>Costumes</i>	Christine Rabot-Pinson

avec,

<i>Auguste et Germal</i>	Michel Caccia
<i>Marthe et Madeleine</i>	Isabelle Caubère
<i>Sophie Massenay</i>	Marie-Laure Dougnac
<i>Francine Chanal</i>	Marianne Epin
<i>Hubertin</i>	Christian Hecq
<i>Planteloup</i>	Jean-Michel Molé
<i>Coustouillu</i>	Serge Noël
<i>Emile Massenay</i>	Francis Perrin
<i>Etienne et Lapige</i>	Jean-Yves Roan
<i>Alcide Chanal</i>	Pierre Santini
<i>Belgence</i>	François Toumarkine

D U R E E D U S P E C T A C L E : 2 H 2 0

" M o l i è r e " 2 0 0 0 :
Révélation Théâtrale Masculine : Christian Hecq

6 - 31 décembre 2000

Célestins, Théâtre de Lyon

mardi, mercredi, vendredi, samedi à 20 h 30 jeudi à 19 h 30 dimanche à 15 h sauf dimanche 31 à 20 h 30
relâche le lundi, le vendredi 8 et le dimanche 24

ouverture de la location : mardi 14 novembre

location (du lundi au samedi de 11 h à 18 h)

04 72 77 4000

4, rue Charles Dullin • 69002 Lyon

Quel a été le point de départ de cette aventure ?

Gildas Bourdet – Il y a quelques auteurs qu'un metteur en scène a envie d'affronter. Molière, Marivaux, Tchekhov... Feydeau et je n'avais encore jamais travaillé sur Feydeau. Lorsque nous avons joué *Héritage* au CADO d'Orléans avec Marianne Epin, Francis Perrin est venu voir le spectacle et m'a fait part de son désir de travailler avec moi.

Marianne et Francis s'étaient connus au Conservatoire mais n'avaient jamais joué ensemble. Je leur ai donc proposé *La Main passe*.

Puis le temps a passé...

J'avais un couple - si l'on peut dire chez Feydeau - mais il fallait "marier" Marianne. Je connaissais Pierre Santini depuis longtemps, j'avais envie de travailler avec lui et le rôle me paraissait taillé pour lui même s'il n'est pas coutumier des emplois comiques. Le CADO nous a aussitôt suivis sur ce projet.

Quand on cite Feydeau, on pense tout de suite à Un fil à la patte, Le Dindon, Tailleur pour dames ou La Puce à l'oreille. Pourquoi ce choix de La Main passe ?

Gildas Bourdet – La pièce est peu connue mais je la trouve passionnante. Feydeau y amène le genre du vaudeville à une forme d'apogée. C'est une pièce qui mélange des inventions complètement folles, des scènes de comédie de mœurs et qui mêle différentes tonalités comiques qui vont du plus burlesque à des choses presque naturalistes. C'est ce mélange des genres à l'intérieur du comique qui rend la pièce particulièrement délicate à monter.

Feydeau quitte le foyer conjugal peu de temps après avoir écrit La Main passe. Règle-t-il déjà ses comptes avec l'institution du mariage ?

Gildas Bourdet – Le mariage est peut-être la question qui préoccupe le plus les auteurs de théâtre. Molière s'était fait l'avocat du mariage d'inclination contre la tyrannie des pères. Marivaux condamnait "La machine matrimoniale", Feydeau se fait l'impitoyable observateur des catastrophes conjugales. La société post-révolutionnaire a voulu réunir le mariage et l'amour mais force a été de constater que cette unification aboutit à un échec au point de rétablir l'institution du divorce qui avait été abolie au début du 19^e siècle.

La Main passe est la pièce qui consacre l'échec du mariage bourgeois. Pris entre leurs coupables pulsions érotiques et les convenances sociales, les époux mal ajustés se trompent, divorcent, les ex-amants adultérins se marient puis, une fois mariés, se trompent à nouveau et songent de nouveau à divorcer. Feydeau constate l'effondrement de l'institution conjugale et en fait le moteur de la quasi totalité de son oeuvre. Il n'y a que la tragédie qui fasse rire. Les personnages doivent toujours être en état de souffrance, en danger d'être découverts ou confondus.

Les personnages de Feydeau semblent ne jamais voir à très long terme ?

Gildas Bourdet – Les personnages de Feydeau ont cela d'unique qu'ils n'ont aucune perspective. Ils vivent dans un court terme ahurissant et n'ont comme seule préoccupation que leur destin dans les cinq secondes qui viennent.

La mécanique très rigoureuse de Feydeau n'entrave-t-elle pas la liberté du metteur en scène ?

Gildas Bourdet – Quelqu'un a dit "L'Art naît de contrainte et meurt de trop de liberté".

"La main passe"
du 6 au 31 décembre 2000
aux Célestins, Théâtre de Lyon

Sommaire

La main passe ou la crise du mariage <i>par Gildas Bourdet</i>	6
Georges Feydeau : le prince du vaudeville <i>par Philippe Jousserand</i>	7
Comment je suis devenu Vaudevilliste <i>par Georges Feydeau</i>	9
Un homme favorisé par le destin <i>par Sacha Guitry</i>	11
Gildas Bourdet : metteur en scène et adaptateur	12
Calendrier des représentations	13

"La main passe"
du 6 au 31 décembre 2000
aux Célestins, Théâtre de Lyon

La main passe ou la crise du mariage

par Gildas Bourdet

Depuis ses origines, le théâtre n'a cessé de s'interroger sur le couple et sur la question du mariage, qui est pour toute société une préoccupation capitale ; Feydeau ne fait évidemment pas exception à la règle.

Il appartient à la société bourgeoise de son temps, qui a fait du mariage une institution clé de son système de reproduction. Elle est censée régler la question de la propriété et de sa transmission, celle de la sexualité, qui ne doit s'exercer que dans le cadre conjugal, non dans le but de plaisir mais dans celui de la procréation et, très accessoirement, celle de l'hypothétique inclination des époux l'un pour l'autre.

Ainsi, cette société prétend-elle corseter les moeurs aussi fortement qu'elle corsette les femmes, mais à trop serrer, il arrive que les coutures lâchent et que le refoulé en profite pour accomplir son grand retour.

Et c'est bien le retour du refoulé, qui va fournir à Feydeau la matière première de son oeuvre dans tout ce à quoi il peut prêter à rire, jusqu'aux confins de la folie et du tragique (tant il est vrai qu'un vaudeville n'est après tout qu'une tragédie qui a mal tourné).

La Main passe est par excellence la pièce de la crise du mariage : pris entre leurs coupables pulsions érotiques et les convenances sociales, les époux mal ajustés se trompent, divorcent, les ex-amants adultérins se marient puis, une fois mariés, se trompent à nouveau, songent à divorcer, et ainsi de suite dans une réaction en chaîne qui semble ne jamais vouloir finir. Des fiascos piteux en replâtrages hasardeux, Feydeau nous offre le spectacle peu glorieux de l'effondrement sur elle-même de l'institution conjugale telle que la classe bourgeoise l'avait rêvée depuis un siècle. Il le fait sans passion, avec une sorte d'objectivité d'entomologiste ; la morale n'est pas son fort, il ne prétend rien critiquer ni corriger, et c'est là sans doute l'un des secrets de son exceptionnelle puissance comique : "*Lorsque je suis devant mon papier, et dans le feu du travail, je n'analyse pas mes héros, je les regarde agir, je les entends parler...*" confiera-t-il. Il est comme le phonographe de la première scène de *La Main passe* par lequel tout le malheur arrive, "*il ne sait pas, il ne distingue pas, il enregistre ce qu'il entend*". Je ne doute pas un instant que Feydeau ne soit représenté sous les traits du phonographe en question ; mais pour que le portrait soit complet, il faudrait ajouter à l'innocence de l'appareil, le génie malin du vaudevilliste.

Georges Feydeau :

le prince du vaudeville

par Philippe Jousserand

Lorsqu'il fait représenter sa nouvelle pièce, *La Main passe*, au Théâtre des Nouveautés le 1er mars 1904, Georges Feydeau a quarante deux ans. Il est alors l'un des vaudevillistes les plus applaudis par le public et les plus courtisés par les directeurs de théâtre. Ses précédentes pièces, *Un fil à la patte* (1894), *l'Hôtel du Libre-échange* (1894), *Le Dindon* (1896), *La Dame de chez Maxim* (1899) longue série de succès, ont fait triompher son génie du quiproquo et de la rencontre intempestive. Pourtant, si sa vocation pour l'écriture théâtrale a été précoce, il a dû patienter de longues années avant d'accéder à la réussite.

Fils d'Ernest-Aimé Feydeau, dont la postérité n'a pas retenu le nom, coulissier en bourse, essayiste, directeur de journal et surtout romancier (il est l'auteur d'une *Fanny* (1858) qui fit scandale à l'époque), Georges Feydeau a grandi dans un milieu littéraire et artistique. Les amis de ses parents se nomment Gustave Flaubert et Théophile Gautier. Dès le lycée, il écrit pour le théâtre des drames et des vaudevilles. Auteur très jeune de bon nombre de monologues et de saynètes, il livre en 1882, à l'âge de dix-neuf ans, sa première grande oeuvre, *Par la fenêtre*, qui est jouée dans un casino près de Malo-les-Bains et qui reçoit un succès sans lendemain. La première réplique de cette pièce ("*Pour un début, ce n'est pas mal !*") est d'ailleurs largement prophétique. S'ensuivent une bonne dizaine de vaudevilles qui ne feront pas recette, à l'exception de *Tailleur pour dames* (1886) qu'il a commencée à écrire pendant son service militaire. En fait, pour Feydeau, tout démarre véritablement en 1892 avec *Monsieur chasse* qui remporte un triomphe, confirmé la même année par *Champignol malgré lui* et *Le Système Ribadier*.

En 1889, ce grand séducteur épouse Marianne, la fille du peintre Carolus-Duran, qui lui donne quatre enfants. Mais ce mariage d'amour se termine mal et en 1909 Feydeau quitte le domicile conjugal pour s'installer à l'Hôtel Terminus, près de la gare Saint-Lazare, où il reste pensionnaire pendant dix ans. C'est à cette même époque qu'il abandonne le vaudeville et se consacre exclusivement à des pièces en un acte dans lesquelles il brosse à sa manière des scènes de la vie conjugale. *Feu la mère de Madame* (1908), *On purge Bébé* (1910), *Mais n'te promène donc pas toute nue !* (1911), *Léonie est en avance* (1911) ou *Hortense a dit "Je m'en fous !"* (1916), toutes dénoncent ces unions irréflechies, si communes à l'époque, où le manque d'amour est flagrant.

.../...

Homme d'une extrême politesse, plutôt distant, Feydeau se livre peu mais préfère de beaucoup écouter les autres. Ce prince du rire est aussi un pince-sans-rire. Ses mots d'esprit, restés célèbres, ont la cruauté de la pertinence. Volontiers sceptique et nonchalant à la ville, il n'est que rigueur, habileté et perfection lorsqu'il écrit ou met en scène ses propres pièces, ne laissant aucune place au hasard. Il aime les jolies femmes, les cafés à la mode, Maxim's où sa table est réservée en permanence, les bons cigares, la vie nocturne, la peinture qui est aussi son violon d'Ingres et le jeu où il perd des sommes considérables.

Mais en 1919, atteint de troubles psychiques, il est finalement accueilli dans une maison de repos à Rueil-Malmaison. Il y meurt le 5 juin 1921 à l'âge de cinquante-neuf ans. Il est inhumé au cimetière Montmartre. Lui qui disait "*Le comique, c'est la réfraction d'un drame*", laisse une quarantaine de pièces exclusivement vouées au rire, dont les deux tiers sont célèbres et jouées sur les scènes du monde entier.

Comment je suis devenu Vaudevilliste

par Georges Feydeau

Il est plus facile d'être vaudevilliste que d'expliquer pourquoi on l'est. Néanmoins, je vais essayer. Il faut vous dire que j'y suis contraint. *Le Matin* m'avait prié de lui fournir un article à ce sujet. Il fallait parler de moi. Toute modestie à part, c'est toujours très gênant de parler de soi. On est, dans notre métier surtout, si accoutumé aux traîtrises qu'on en arrive à se méfier de soi-même. Je venais pour m'excuser et me défilier, mais il arriva que, bientôt, je me trouvai enfermé dans un cabinet, confortable il est vrai, et congrûment éclairé, et, à travers la porte close, j'entends une voix me crier "*Je ne vous rendrai votre liberté que contre le papier promis...*" Je reconnus la voix de celui qui parlait ainsi, un tyran irréductible, et je dus reconnaître en même temps qu'en effet je l'avais promis, ce papier sur ma vocation. C'est presque du vaudeville. C'est parfait. Ainsi je m'exécute, d'autant plus que j'ai hâte d'être libre. Ô liberté !... Enfin... Comment je suis devenu vaudevilliste ? C'est bien simple. Par paresse. Cela vous étonne ? Vous ignorez donc que la paresse est la mère miraculeuse, féconde du travail. Et je dis miraculeuse, parce que le père est totalement inconnu. J'étais tout enfant, six ans, sept ans. Je ne sais plus. Un soir on m'emmena au théâtre. Que jouait-on ? Je l'ai oublié. Mais je revins enthousiasmé. J'étais touché. Le mal venait d'entrer en moi.

Le lendemain, après n'en avoir pas dormi de la nuit, dès l'aube je me mis au travail. Mon père me surprit. Tirant la langue et, d'une main fiévreuse, décrépant mes cheveux emmêlés par l'insomnie, j'écrivais une pièce, tout simplement.

– Que fais-tu là ? Me dit mon père.

– Une pièce de théâtre, répondis-je avec résolution.

Quelques heures plus tard, comme l'institutrice chargée d'inculquer les premiers éléments de toutes les sciences en usage – une bien bonne demoiselle, mais combien ennuyeuse ! – venait me chercher.

– Allons Monsieur Georges, il est temps.

Mon père intervint :

– Laissez Georges, dit-il doucement, il a travaillé ce matin. *Il a fait une pièce*. Laissez-le.

Je vis immédiatement le salut, le truc sauveur. Depuis ce jour béni, toutes les fois que j'avais oublié de faire mon devoir, d'apprendre ma leçon, et cela, vous pouvez m'en croire, arrivait quelquefois, je me précipitai sur mon cahier de drames. Et mon institutrice médusée me laissait la paix. On ne connaît pas assez les ressources de la dramaturgie.

C'est ainsi que je commençai à devenir vaudevilliste.

Puis je continuai.

.../...

Au collège, à Saint-Louis, j'écrivis des dialogues héroïques et crépitants, mais, comme le pion me les chipait à mesure et que je n'ai pas gardé le moindre souvenir de ces chefs-d'oeuvre scolaires, je n'en parlerai pas davantage. Cependant, j'étais dès ce moment, animé d'une violente ardeur pour le théâtre.

C'est plus tard, au régiment, au 47^e de ligne, s'il vous plaît, que j'écrivis ma première grande pièce *Tailleur pour dames*.

Saint-Germain et Galipaux y tenaient les rôles principaux. Ce fut un succès.

Je me rappelle qu'à la sortie de *Tailleur pour dames*, ayant rencontré Jules Prével ⁽¹⁾, celui-ci me dit d'un ton que je n'oublierai pas "On vous a fait un succès, ce soir, mais on vous le fera payer." Jamais homme n'avait parlé avec autant de sagesse et de vérité. Cependant je remarquai que les vaudevilles étaient invariablement brodés sur des trames désuètes, avec des personnages conventionnels, ridicules et faux, des fantoches. Or, je pensai que chacun de nous, dans la vie, passe par des situations vaudevillesques, sans toutefois qu'à ces jeux nous perdions notre personnalité intéressante. En fallait-il davantage ? Je me mis aussitôt à chercher mes personnages dans la réalité, bien vivante, et, leur conservant leur caractère propre, je m'efforçai, après une exposition de comédie, de les jeter dans des situations burlesques.

Le plus difficile était fait, il ne restait qu'à écrire les pièces, ce qui, pour un bon vaudevilliste, vous le savez, n'est plus qu'un jeu d'enfant. Ai-je réussi ? En doutant, je montrerais de l'ingratitude envers le public qui m'a prodigué ses applaudissements, et qui a ri quelquefois de bon coeur, quand ma seule intention était de lui plaire et de le faire rire autant qu'il est possible. Mais ce sont les lettres, venues de partout, qui vous affirment, à vous-même, la gloire que vous rêvez. Et j'en ai reçu. Combien ! Une, tenez. Un jour, un monsieur qui signait J.B. m'écrivit de Bordeaux, m'appelant "cher maître" et vantant, avec mon goût très sûr, mon esprit délicat et mon talent immense. Ce sont ses propres termes. Il m'envoyait en même temps un manuscrit. Une pièce prestigieuse d'esprit, affirmait-il, sur laquelle il demandait mon avis, par politesse, en m'offrant d'être son collaborateur.

La pièce dépassait les bornes du permis en fait d'idiotie. Je la renvoyai à son modeste auteur avec mes regrets.

Or, moins d'une semaine après, je reçus de mon correspondant bordelais une lettre furieuse. Il me traitait des pieds à la tête, et il terminait par ces mots d'une exquise urbanité : "Et puis je vous em...!"

A quoi je répondis avec sérénité :

"Plus maintenant, cher Monsieur, j'ai fini de lire votre pièce."

Ce fut tout, mais c'était la gloire.

(1) Jules Prével, auteur d'opérettes comme *Les Mousquetaires au couvent* (1880).

Un homme favorisé par le destin

par Sacha Guitry

Je pense qu'aucun homme, jamais, ne fut plus favorisé que lui par le Destin. Il avait, dans son jeu, tous les atouts : la beauté, la distinction, le charme, le goût, le talent, la fortune et l'esprit.

Puis, le Destin voulant parachever son oeuvre, il eut ce pouvoir prodigieux de faire rire des personnes assemblées dans ce but. D'autres, me direz-vous, l'avaient eu avant lui et d'autres l'ont encore, ce pouvoir. Eh ! bien, non. Ce que d'autres ont eu, ce que d'autres ont encore, c'est le don de faire rire, c'en est la possibilité — et ce n'est pas moi qui vais contester à Courteline son génie, ou bien à d'autres leur talent et leurs trouvailles — mais lui, Georges Feydeau, ce qu'il avait en outre, ce qu'il avait en chef et sans partage, c'était le pouvoir de faire rire infailliblement, mathématiquement, à tel instant choisi par lui et pendant un nombre défini de secondes.

Ses pièces étaient conçues, construites, écrites, mises en scène et jouées à une cadence particulière et que, vingt ans après sa mort, on est tenu de respecter.

Ses vaudevilles, puisque c'est ainsi qu'on appelle ses oeuvres, portent sa marque indélébile. D'autres vaudevilles ressemblent aux siens, mais les siens ne ressemblent pas aux vaudevilles des autres.

Faites sauter le boîtier d'une montre et penchez-vous sur ses organes : roues dentelées, petits ressorts et propulseurs — mystère charmant, prodige ! C'est une pièce de Feydeau qu'on observe de la coulisse. Remettez le boîtier et retournez la montre : c'est une pièce de Feydeau vue de la salle — les heures passent, naturelles, rapides, exquises...

Il était un ami, fidèle, attentif et discret. C'était un solitaire — et cet homme qui faisait éclater de rire ses contemporains, a traversé la vie mélancoliquement. Son visage était si fin, si beau, si français que c'est celui que M. Larousse avait choisi pour illustrer le mot "moustache".

J'ignore ce qu'il adviendra de son nom, mais j'ai la conviction que lorsqu'il se présentera devant le Tribunal de la Postérité et que le Président Suprême lui posera cette question :

— Avez-vous des titres de Postérité ?

Feydeau pourra répondre :

— Oui

— Quels sont ces titres ?

— *Champignol malgré lui, Mais n'te promène donc pas toute nue, Feu la mère de Madame et La Dame de chez Maxim's !*

Gildas Bourdet :

metteur en scène et adaptateur

Né en 1947, il entre en 1967 dans la compagnie d'amateur havraise Le Tableau Gris où il joue occasionnellement et réalise la plupart des décors et des costumes. En 1969, il est membre fondateur du Théâtre de la Salamandre, qui devient compagnie professionnelle et dont il prendra la direction artistique en 1972.

En octobre 1974, après le succès de *La Vie de Jean Baptiste Poquelin dit Molière*, créé par la Salamandre en 1973, Gildas Bourdet est nommé par le Ministère de la Culture à la direction du Centre Dramatique National du Nord à Tourcoing. En janvier 1982, La Salamandre est promue Théâtre National de la Région Nord/Pas-de-Calais. En janvier 1989, La Salamandre inaugure le Théâtre Roger Salengro à Lille et s'y installe. En juin 1991, il quitte le Théâtre National de la Région Nord/Pas-de-Calais et devient metteur en scène indépendant dans le cadre de sa Compagnie.

Le Malade imaginaire de Molière (1991), mise en scène et décor.

Héritage d'après Henri James, création du CADO d'Orléans, mise en scène et décor.

Celui qui dit oui celui qui dit non de Brecht et Kurt Weil (1992), mise en scène et décor.

Histoire du soldat de C.F. Ramuz et Igor Stravinski (1993), mise en scène et décor.

Encore une histoire d'amour de Tom Kempinski, adaptation française Jean-Claude Grumberg, mise en scène et décor.

Directeur du Théâtre National de Marseille La Criée depuis le 1er janvier 1995, il a signé la mise en scène et le décor de *La Bonne âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht, *La Mort d'Auguste* de Romain Weingarten, *Encore une histoire d'amour* de Tom Kempinski, *Les Jumeaux vénitiens* de Goldoni (Molière de la meilleure pièce du répertoire), *Petit Théâtre sans importance* Gildas Bourdet, *Adam et Eve* de Jean-Claude Grumberg et *L'Atelier* de Jean-Claude Grumberg (Molière 1999 de la Meilleure mise en scène).

Calendrier des représentations

■ DECEMBRE 2000 ■

Mercredi	6		20 h 30
Jeudi	7		19 h 30
<i>Vendredi</i>	8	<i>relâche</i>	
Samedi	9		20 h 30
Dimanche	10		15 h 00
<i>Lundi</i>	11	<i>relâche</i>	
Mardi	12		20 h 30
Mercredi	13		20 h 30
Jeudi	14		19 h 30
Vendredi	15		20 h 30
Samedi	16		20 h 30
Dimanche	17		15 h 00
<i>Lundi</i>	18	<i>relâche</i>	
Mardi	19		20 h 30
Mercredi	20		20 h 30
Jeudi	21		19 h 30
Vendredi	22		20 h 30
Samedi	23		20 h 30
<i>Dimanche</i>	24	<i>relâche</i>	
<i>Lundi</i>	25	<i>relâche</i>	
Mardi	26		20 h 30
Mercredi	27		20 h 30
Jeudi	28		19 h 30
Vendredi	29		20 h 30
Samedi	30		20 h 30
Dimanche	31		20 h 30

D U R E E D U S P E C T A C L E : 2 H 2 0